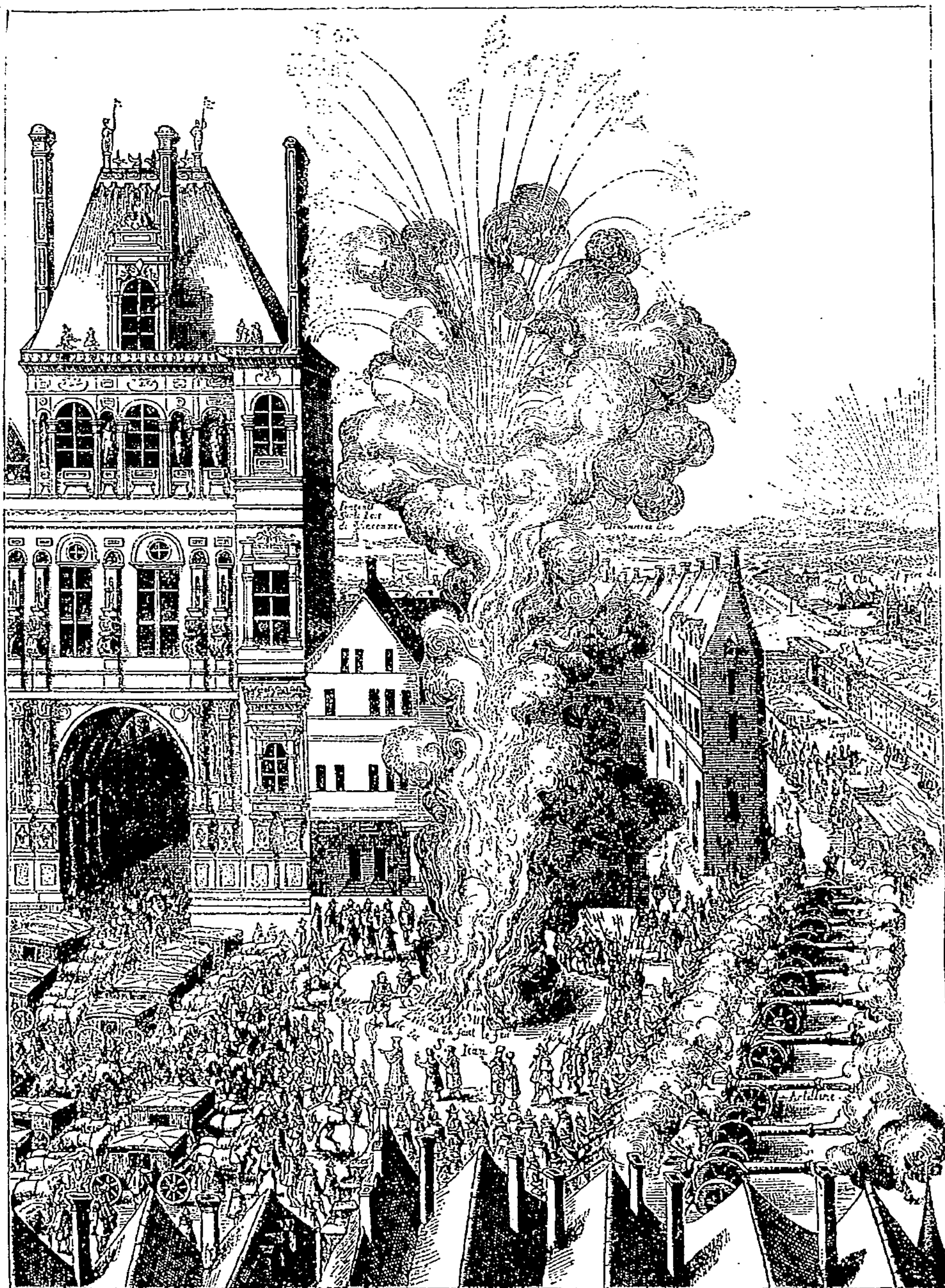


Le feu de la Saint-Jean. (Fig. 38. Page 181. *Les rues du vieux Paris*).

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Les Rues du vieux Paris, galerie populaire et pittoresque,
par VICTOR FOURNEL.

Pour avoir été écrite bien des fois, l'histoire de Paris n'en reste pas moins toujours à faire ou à refaire; en effet l'aspect de la grande ville a tellement varié, je ne dirai pas depuis quelques siècles, ni depuis cent ans, mais même depuis à peine vingt ans, que chaque transformation subie par ce qui fut l'antique Lutèce mérite un livre nouveau qui sera toujours fort intéressant, surtout au point de vue où s'est placé M. Victor Fournel, l'auteur de celui-ci.

Le Paris qui est cher à cet érudit causeur et chro-
21^e année.

niqueur, c'est celui-là même que notre vieux Montaigne préférerait à tout autre, en dépit ou plutôt à cause de ses imperfections, sorte de rouille vénérable qui est à l'antique cité ce que la patine est aux bronzes grecs ou romains. Et d'ailleurs, comme l'a dit avec raison un grand observateur de l'âme humaine,

Tout plaît jusqu'aux défauts des personnes qu'on aime.

Appliquant, dès le xvi^e siècle, cette sympathie à l'étude de Paris et à l'affection profonde qu'il ressentait pour la vieille cité, Montaigne écrivait : « Paris a mon cœur dès mon enfance... Je l'aime tendrement jusques à ses verrues et ses taches. Je ne suis Français que par cette grande cité, grande

LE RETOUR AU PAYS

(NOUVELLE INÉDITE)

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

Depuis bientôt trois ans que François, alors âgé de dix ans, avait quitté la Savoie pour venir chercher fortune à Paris, son rêve de tous les jours avait été de revoir le pays, de porter aux vieux parents le petit trésor amassé sou à sou à force d'économie et de privations ; de leur dire, lui aussi :

Nous sommes riches pour longtemps !

C'était un bon garçon que François ; un excellent cœur, une nature franche, honnête et courageuse. Il était déjà l'aîné de cinq enfants, et quand la famille s'était augmentée d'un dernier né, le petit Jean, François avait résolument déclaré qu'il ne voulait pas rester à la maison comme un fainéant, une bouche inutile.

La mère avait pleuré ; le père, en poussant un gros soupir, avait reconnu que l'idée de François était bonne ; et lorsque les enfants du pays s'étaient, comme ils le faisaient chaque année, mis en route pour Paris, le brave garçon les avait accompagnés.

Le moment du départ avait été dur, il faut en convenir. Les trois petits frères, de huit, six et quatre ans, s'accrochaient au cou du voyageur et ne voulaient pas lui permettre de s'éloigner. La grosse Jeanne, sa préférée, qui avait seulement deux ans, poussait des cris à fendre l'âme, et, tout en fourrant ses deux poings dans la bouche, trouvait moyen — étrange phénomène causé sans doute par l'amour fraternel — d'appeler François de toute la force de ses poumons. Quant au petit Jean, cause innocente de cette douleur, il dormait paisiblement dans un coin de la chaumière, et sa grosse petite figure rougeaud avait un aspect de santé tout à fait réjouissant.

Combien de fois, en errant par le froid ou la pluie dans les rues de Paris, le pauvre François revit par la pensée toute cette scène navrante du jour de son départ ! Avec quelle impatience il attendait le moment où son trésor serait assez considérable pour mettre fin à l'exil qu'il s'était volontairement imposé !

Enfin un jour, en comptant l'argent amassé, le brave garçon décida que la somme était suffisante, et que les petits sous, convertis d'abord en pièces blanches, puis en pièces d'or, devaient être portés aux parents.

Ce fut un beau jour que celui-là ! François eut un instant l'idée de le célébrer en se régalant d'un bon dîner, chose qui ne lui était jamais arrivée depuis son départ du pays.

Mais presque aussitôt il fit cette réflexion, que la

somme destinée à payer le régal pouvait grossir d'autant ses économies ; et il se contenta de son frugal repas habituel, qui lui parut cependant ce jour-là meilleur qu'à l'ordinaire, assaisonné qu'il était par le joyeux espoir de revoir bientôt le pays, les parents, les amis tant regrettés.

Il était devenu avare, ce pauvre François. On apprécie d'autant mieux la valeur d'une chose qu'on a eu plus de mal à se la procurer, et notre héros savait combien d'efforts il lui en avait coûté pour amasser la somme, énorme à ses yeux, qu'il allait porter à ses parents.

L'enfant de la Savoie avait fait un peu tous les métiers — tous les métiers honnêtes, s'entend — D'abord petit ramoneur, il avait ensuite montré aux badauds Parisiens une marmotte en vie dont un camarade qui retournait au pays lui avait fait cadeau. Puis il était entré au service d'un commissionnaire qui ne pouvait pas suffire à sa besogne, et, dans les instants dont son maître le laissait libre de disposer, il avait encore trouvé moyen de gagner quelques sous en jouant de la cornemuse.

C'était donc à force de persévérance et d'activité que François était devenu un petit capitaliste, et la répugnance qu'il éprouvait à dépenser inutilement l'argent si difficilement gagné était toute naturelle.

Mais quand on a le cœur joyeux on se régale avec un morceau de pain et un verre d'eau beaucoup mieux qu'on ne saurait le faire avec un repas succulent lorsqu'on est assiégé par les chagrins, les inquiétudes ou les remords. François dîna comme un grand seigneur, mieux peut-être que beaucoup de grands seigneurs, et le lendemain du jour mémorable où il avait pris la résolution de partir il se mit, dès l'aube, en route pour la Savoie.

En route pour la Savoie ! Ces mots lui semblaient posséder un pouvoir magique ! Il les répétait tout bas, puis il riait et montrait ses dents blanches aux passants, qui, ne pouvant eux-mêmes s'empêcher de sourire à l'aspect de ce gentil visage rayonnant de bonheur, disaient : « Voilà un Savoyard qui n'a pas l'air d'engendrer la mélancolie. »

En route pour la Savoie ! Oh ! cette fois, je vous l'affirme, le triste souvenir du jour de son départ était complètement effacé de l'esprit de François ! Il se représentait d'avance la douce surprise que son arrivée allait causer à toute la famille. Les parents auraient un peu vieilli, sans doute, il fallait bien s'y attendre ; il trouverait sur leurs bons et chers visages quelques rides de plus ; mais qu'importent les rides du moment où la santé reste bonne ? Et les petits comme ils avaient dû grandir ! Et Jeanne, la favorite ? A cinq ans ce devait être déjà presque comme une petite femme, qui aidait certainement la mère dans les soins du ménage.

Il n'était pas jusqu'à Jean, le dernier petit frère,

qui ne trouvât sa place dans les riantes pensées du voyageur. Lui aussi avait grandi, et on lui avait, à coup sûr, appris à aimer, à bénir son grand frère,

parti pour lui faire la place plus large au foyer. François connaissait bien le cœur de sa mère. La brave et digne femme savait faire à chacun de ses



C'est le grand frère François

enfants une part égale dans ses affections, et sa conscience se serait révoltée si elle n'avait pas rendu justice au dévouement de son fils aîné, qui s'était vaillamment sacrifié pour venir en aide à la famille.

Toujours fidèle à ses habitudes d'économie, le Savoyard, qui faisait, bien entendu, la route à pied, avait résolu de subvenir aux frais du voyage en jouant de la musette, afin de conserver son tré-

sort intact, et même de le grossir encore quelque peu s'il était possible.

Jamais François n'avait joué avec plus d'entrain. Dès qu'il traversait un village en faisant entendre son instrument, tous les marmots lui faisaient cortège en sautant et en dansant, et les ménagères, enchantées du plaisir que le musicien avait procuré à leurs petits, ne manquaient guère, en récompense, d'offrir à celui-ci un gîte pour la nuit et un bon souper.

Donc, au commencement, tout alla le mieux du monde ; mais — pourquoi faut-il, hélas ! que ce mot malencontreux « mais » vienne se placer dans tous les récits, comme pour bien constater qu'il n'y a point ici-bas de bonheur complet, pas plus qu'il n'y existe de perfection absolue ? — mais, dans son impatience d'arriver au terme du voyage, le Savoyard avait trop présumé de ses forces ; il avait fait des étapes trop longues, et quand il approcha enfin de la Savoie, le pauvre François, épuisé de fatigue, n'avancait plus que bien lentement.

Il avançait toujours, néanmoins, en dépit de ses pauvres pieds endoloris. L'air natal le ranimait. Il se disait que bientôt il verrait la chaumière paternelle. Stimulé par cette pensée il luttait courageusement contre la souffrance, il marchait toujours, soutenu par sa force de volonté et peut-être aussi par une fièvre assez violente, provenant de l'excès de fatigue qu'il s'était imposé.

S'il est exact de dire que le moral a une grande influence sur le physique, il n'est pas moins vrai que le physique, à son tour, influe souvent sur le moral. L'homme malade et fatigué n'a point les idées aussi riantes que l'homme frais et dispos, jouissant pleinement de ses forces et de sa santé.

Les idées de François, si joyeuses au départ, s'étaient singulièrement assombries à mesure qu'en approchant du terme de son voyage il avait senti ses forces diminuer. La radieuse vision qui lui montrait sous des couleurs si brillantes son retour au milieu des siens avait fait place à de cruelles inquiétudes. Combien d'événements pouvaient être arrivés pendant son absence ! Il y avait trois longues années que François avait quitté le pays, et dans ce laps de temps il n'avait reçu que deux fois des nouvelles de sa famille. Encore le dernier message avait-il été apporté verbalement — il y avait de cela plus d'une année — par un *pays* installé depuis trois mois à Paris et ayant commencé par oublier la commission.

Des craintes qui ne s'étaient, jusqu'alors, jamais présentées à l'esprit du jeune Savoyard le tourmentaient maintenant sans relâche. Il se demandait s'il allait trouver la famille au complet ? s'il ne verrait pas, en entrant dans la chaumière, le grand lit entouré de rideaux d'indienne occupé par quelqu'un des êtres qui lui étaient chers ?... La fièvre aidant, il se représen-

tail des tableaux sinistres, qui le faisaient frissonner et lui causaient une angoisse mortelle.

Alors il s'efforçait de doubler le pas pour mettre un terme à ces inquiétudes croissantes. Encore quelques heures et il arriverait. Il ne lui restait plus à traverser qu'une forêt, dans laquelle, étant enfant, il était venu souvent ramasser du bois mort. Il la connaissait bien, cette forêt, il n'avait point peur de s'y égarer, oh ! non certes ! combien de fois il y avait joué à cache-cache avec ses petits frères !

Mais elle lui semblait maintenant bien plus sombre que jadis. Il est vrai que le jour baissait. N'importe ! il était décidé à ne plus prendre un moment de repos avant d'avoir embrassé le père et la mère, et tous les mioches. D'ailleurs, dormir, il ne l'aurait pas pu, sans doute ; il était trop inquiet. Pourtant il y avait là, à gauche, près du sentier qu'il suivait, une herbe épaisse qui lui avait souvent servi de lit quand il était enfant ; il y avait même, il s'en souvenait bien, de grosses pierres qui pouvaient parfaitement tenir lieu d'oreiller à un dormeur résolu... Mais non, il ne s'agissait pas de dormir, il fallait arriver, arriver le plus tôt possible.

Ses pauvres pieds, ensanglantés par la marche, se dirigeaient obstinément vers le lit d'herbe épaisse, à la gauche du sentier... Mais François, ne voulait pas ; et il reprenait courageusement la route de la maison paternelle, quoique la nuit fût tout à fait noire, si noire qu'il ne distinguait plus absolument rien... rien qu'une petite lumière à la limite de la forêt.

Or, cette lumière, il le savait bien, elle brillait aux vitres de sa chaumière.

Mais pourquoi de la lumière si tard ? On avait donc changé toutes les habitudes d'autrefois ? Jadis, il s'en souvenait, on se couchait dès qu'il faisait nuit, pour être sur pied à l'aube du jour. Encore une fois, pourquoi cette lumière ?

Il avançait, il approchait toujours ; il ne sentait plus ni douleur ni fatigue... il lui semblait que des mains invisibles le portaient vers cette lumière qu'il voyait maintenant distinctement, et dont il remarquait avec effroi l'éclat, plus grand que celui des chandelles de résine dont on se servait quand, par hasard, on avait recours à un système d'éclairage quelconque.

Enfin il est devant la chaumière ; un murmure de voix s'échappe de l'intérieur ; il lui semble entendre des sanglots... N'y tenant plus, il pousse la porte d'une main tremblante...

Il voit plusieurs personnes agenouillées : des femmes, des enfants dont les traits lui sont inconnus. Puis, sur le lit, une forme humaine, recouverte d'un drap, et dans la chambre des cierges allumés...

Nul ne paraît remarquer la présence du voyageur ; et lui, il n'ose interroger ces gens qu'il ne connaît pas... Il reste un instant indécis, et finit par s'agenouiller à son tour, en murmurant à voix basse :

— Mon Dieu ! qui donc est là ?

A ces mots, plusieurs des assistants se tournent vers lui ; puis une voix d'enfant s'écrie :

— Mais c'est lui ! je l'assure que c'est le grand frère François !

Chose étrange ! au milieu de cette scène de tristesse et de deuil, cette petite voix claire s'élève avec un accent joyeux, et nul n'en paraît scandalisé.

François cherche en vain autour de lui la personne qui a parlé ; il entend seulement une autre voix d'enfant répondre, dans ce jargon presque inintelligible, et pourtant si délicieux aux oreilles d'une mère, des petits êtres qui commencent à parler :

— Ye sais pas, y'ai jamais vu grand François ; sais-tu, Jeanne ? faut tirer son bras pour l'éveiller.

A cette proposition, à peu près nettement articulée, François ouvrit brusquement les yeux.

Cette fois il crut rêver en se trouvant en pleine forêt, couché sur le lit d'herbe épaisse, la tête appuyée contre les grosses pierres, et en voyant, aux premiers rayons du soleil qui commençait à paraître, deux robustes enfants, une fillette de cinq ans tenant dans son tablier une brassée de bois mort qu'elle venait de ramasser, et un mioche de trois ans ou à peu près, qui le regardait en ouvrant démesurément la bouche, signe non équivoque d'une stupéfaction arrivée au plus haut degré.

— Tu l'es, le grand frère François, n'est-ce pas ? dit la petite quand elle s'aperçut que le voyageur avait les yeux ouverts.

— Oui, oui ! répondit celui-ci encore sous l'impression de l'horrible cauchemar qu'il venait de subir. Et toi, tu es la petite sœur Jeanne, n'est-ce pas ? et ce garçon-là, c'est Jean ? Mais le père et la mère, et les autres petits, où sont-ils ?

— Tous à la maison ! fit Jeanne avec la gravité d'une personne interrogée sur des sujets importants. Mais viens, viens vite ! Il faut aller dire que nous t'avons trouvé dans la forêt !

Les deux petits, le prenant chacun par une main, l'entraînèrent en courant de toute leur force.

Et, pour le coup, le pauvre voyageur oublia toute fatigue ! D'abord il avait dormi longtemps ; et puis la joie n'est-elle pas le plus grand guérisseur qui existe ?

Bientôt on arriva à la chaumière, et le Savoyard, qui conservait encore un reste d'inquiétude, put se convaincre par lui-même que, cette fois du moins, la réalité valait mieux que le rêve.

Il arrive si souvent qu'après un beau rêve la réalité nous apporte une cruelle déception que le fait mérite d'être signalé !

Bientôt, la nouvelle du retour de François étant connue dans tout le hameau, ce fut à qui viendrait le voir, l'embrasser, lui dire qu'il avait grandi.

Quant à lui, courant de l'un à l'autre, parlant raison aux trois plus grands frères, jouant avec les deux petits, Jeanne et Jean, et revenant toujours aux parents, émerveillés du gain fabuleux, disait-on, qu'il avait amassé pendant ses trois ans d'exil, il ne pouvait encore chasser de sa mémoire le rêve qui l'avait tant fait souffrir. Il pensait que ce rêve aurait pu être une affreuse réalité, et il répétait au fond du cœur :

— Mon Dieu ! que votre nom soit béni !

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

Lauréat de l'Académie française.

Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des gens de lettres.

UNE PARTIE D'ÉCHECS

C'était aux tristes jours de nos sombres annales,
Quatre-vingt-treize au sang marquait ses décrétales,
Le crime triomphait... jours de deuil et d'horreur,
Trop justement, hélas ! appelés la Terreur !
Règne d'impiété, de meurtre, de ruine,
Où l'on battait monnaie avec la guillotine ;
Où, pensant détrôner le monarque éternel,
L'orgueilleuse Raison usurpa son autel...
Tandis que l'échafaud régnait en permanence
Au café baptisé du nom de la Régence,
Sinistre Dictateur, Robespierre, le soir,
Grand amateur d'échecs, se plaisait à s'asseoir.
Au jeu que devant Troie inventa Palamède,
Contre ses noirs soucis cherchait-il un remède ?
Cherchait-il à se fuir au jeu des Philidor,
Le tyran qu'attendait le dix de Thermidor ?
Un soir donc qu'il gagnait bataille sur bataille,
Un jeune homme aux traits fins et d'élégante taille
S'approchant du vainqueur, du maître redouté :
— « J'admire vos calculs et votre habileté,
La chance est avec vous ; mais la chance varie...
De la faire tourner, citoyen, je parie.
Banc ou noir, choisissez. »

Il dit ; et tous les yeux,

Stupéfaits, de toiser le jeune audacieux !
Mais lui, lui, Robespierre, affectant de sourire,
Accepte le défi du geste, sans rien dire.
La bataille s'engage, et, de chaque côté,
Le terrain, pièce à pièce, est longtemps disputé...
Dans les combinaisons d'une marche savante
Lentement avançait la partie émouvante.
Indécis, balloté par la crainte et l'espoir,
L'homme de la Terreur défendait son pouvoir,
Contre qui ? — D'où venait ce hardi personnage,
Joueur mystérieux, jeté sur son passage ?
Sur lui donc par moments le sombre Montagnard
De rage et de dépit attachait son regard.
Pâle était l'inconnu... sur sa noble figure
Rien d'un cœur agité ne disait la torture ;
Et cependant, grand Dieu ! quelle angoisse de mort
Remuait ce roseau luttant contre le sort !..
Il était là, semblable au chasseur téméraire
Dans les forêts de l'Inde allant porter la guerre,
Et qui, devant le tigre à la sourde fureur,
Sent que c'est fait de lui, s'il ne le frappe au cœur !

1. 28 juillet 1794.